

Peu rassurant

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **73 (1934)**

Heft 46

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-226090>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Un beau garçon comme vous, dans la force de l'âge, matin, c'est dommage.

— Par quoi allons-nous commencer, lui demandai-je, impatient de prendre ma première leçon.

— Vous allez commencer par aller acheter une petite trousse contenant de la teinture d'iode, de l'arnica, de l'eau oxygénée, des pansements de toutes espèces.

— Et ensuite ?

— Ensuite, vous irez chez le notaire de votre famille, vous devez bien avoir quelques petites dispositions à prendre !

— Vous croyez que c'est nécessaire ?

— Il est bon de laisser toujours ses affaires en ordre si l'on ne veut pas causer d'embarras à ses héritiers. C'est égal, à votre âge !... Pourquoi diable, voulez-vous conduire une auto ?

— Je vous le répète, pour m'amuser, pour arriver plus vite si je veux aller quelque part.

— Ah ! ça, vous n'allez pas me faire croire qu'il vous faut une auto pour aller quelque part, même quand cela presse ? C'est un endroit où l'on ne va ni à cheval, ni en voiture.

Je ne comprends absolument rien aux propos de mon professeur, je ne m'explique pas du tout pourquoi il ne m'encourageait pas davantage à apprendre un métier qu'il enseignait. Il ajouta :

— Prenez une assurance sur la vie, si vous avez des enfants.

J'étais singulièrement inquiet et refroidi. Ce professeur avait tout intérêt à m'apprendre à conduire, que lui importait, ensuite que je m'écrabouillasse ou décapitasse pourvu qu'il palpât ses cachets ?

— Ah ! ça, lui dis-je à mon tour, je ne vous comprends pas, on croirait que vous avez des remords ou que vous avez peur d'être poursuivi comme complice si je tue quelqu'un ou si je m'occis ; on croirait plutôt que l'auto ne vous intéresse plus ?

— Oh ! moi, vous savez, maintenant, me répondit-il, l'auto, je m'en moque ; ma fortune est faite ; vous serez mon dernier client.

C. B.

NAISSANCE DU VIN

A ce sujet, le *Conteur* du 10 novembre donne deux légendes : l'une païenne, l'autre biblique.

Pour la seconde, je m'en remets à nos théologiens... c'est leur spécialité.

Pour la première, je remarque que dans la guerre des géants contre Jupiter, une légende, qui m'était fort inconnue, et qui est peut-être du XX^e siècle, fait intervenir un Bacchus ivre !... Premier nouveau pour les classiques ! mais cela prouverait certainement que le vin était déjà trouvé et que sa naissance était antérieure.

La vraie légende grecque parle aussi d'animaux : elle n'en met que trois, choisis avec la finesse de psychologie qui dénote l'esprit grec et qui sont le symbole des trois phases principales de l'ivresse. La voici en quelques mots, dénotant la sobriété et la juste mesure de l'esprit grec qui blâmait l'excès en tout... même en bon vin, et dont la devise était : *(rien de trop)*.

La vigne.

Légende grecque.

Dionysos, (Bacchus, en traduction moderne) encore enfant, fit un voyage en Hellas (Grèce) pour se rendre à Naxia. Le chemin était long, l'enfant fatigué ; il s'assit sur une pierre pour se reposer.

En jetant les yeux à ses pieds, il vit une petite herbe déjà sortie du sol, et il la trouva si belle qu'il pensa aussitôt à l'emporter pour la replanter chez lui. Il la déracina et la prit dans sa main ; mais comme le soleil était très chaud, il eut peur qu'elle ne se desséchât avant son arrivée à Naxia. Un os d'oiseau tomba sous son regard ; il y introduisit la plante et poursuivit sa route.

Dans la main du jeune dieu, la tige croissait si vite que bientôt elle dépassa l'os par le haut

et par le bas. Comme il craignait encore qu'elle séchât, il regarda autour de lui, et voyant un os de lion plus gros que l'os d'oiseau, il y introduisit ce dernier avec la petite plante.

La plante, croissant toujours, dépassa bientôt l'os de lion par le haut et par le bas. Alors, Dionysos ayant trouvé un os d'âne plus gros encore que l'os de lion, y plaça ce dernier avec l'os d'oiseau et la plante qu'ils contenaient.

Il arriva ainsi à Naxia. Or, quand il voulut mettre la plante dans la terre, il s'aperçut que les racines s'étaient si bien entrelacées autour de l'os d'oiseau, de l'os de lion et de l'os d'âne, qu'on n'eût pu dégager la tige sans endommager les racines. Il planta donc l'arbuste tel quel.

La plante grandit rapidement. A sa grande joie, elle portait des grappes merveilleuses ; il les pressa et il en fit le premier vin, qu'il donna à boire aux hommes.

Mais Dionysos fut alors témoin d'un grand prodige : Quand les hommes commençaient à boire, ils se mettaient d'abord à chanter comme des oiseaux.

Quand ils buvaient davantage, ils devenaient forts comme des lions.

Quand ils buvaient longtemps, leurs têtes s'abaissaient et ils étaient semblables à des ânes.

Telle est la vieille légende de l'origine du vin. Charles l'a reprise des Grecs, et nous l'a ainsi transmise. Elle prouve, en tous cas, que les anciens n'étaient pas plus justes que nous envers les ânes, qui auraient tous les droits de protester contre l'homme... s'ils ne se tenaient dédaigneusement en dehors des questions politiques et des querelles de partis. A chacun son chardon... Tous les ânes ont droit de paître !

Ave.

Peu rassurant. — La vieille dame. — Je veux bien vous louer ma villa pour les vacances. Mais comme je compte en habiter une partie, j'espère que vous êtes des gens pas bruyants ?

Le futur locataire (d'une voix de rogomme). — Ayez pas peur, ma bonne dame. Vous nous entendrez à peine emménager. Et déménager, pas du tout !

PLAIDOYER POUR LE SOMMEIL

JE ne suis pas extraordinairement fier des sentiments que je vais dévoiler dans cette chronique, et j'avoue même avoir eu un moment la pensée de mettre censément ces idées sous la plume d'un tiers, en me contentant, pour ma part, de griffonner un « Pour copie conforme » en dessous du tout.

Mais cela ne serait pas honnête... et après tout, il y aura peut-être d'aimables lecteurs qui se sentiront l'indulgence de m'absoudre, étant portés eux-mêmes qui sait ? à semblable imperfection.

Un jour, deux médecins, l'un anglais, l'autre américain, prétendaient avoir découvert le moyen de supprimer le sommeil !

Je sais bien que cette nouvelle effarante nous a été servie par les journaux d'outre-Manche. N'importe... est-ce effet de suggestion ?... cela m'a empêché tout un temps de dormir !

Supprimer le sommeil !... même en effaçant la fatigue !... Y songe-t-on ?... Dormir, mais c'est ce que je fais le mieux dans ma vie, c'est mon acte le plus parfait... et on voudrait m'en arracher la douceur !...

Car je ne me fais pas illusion. Après avoir décrété que la suppression du sommeil est libre... provisoirement, on finira par la rendre obligatoire, tout comme l'enseignement primaire, le travail de huit heures et l'impôt sur le revenu.

On fera bien de réfléchir avant d'appliquer ces mesures appelées à un bouleversement aussi catastrophique des habitudes mondiales. Sans doute, la science dévoile chaque jour des merveilles nouvelles, mais tout de même, nous empêcher de dormir... non... ça c'est aller un peu fort.

Je proteste, au nom de mes aspirations personnelles, au nom de ce que l'Italien appelle si

justement et si euphoniement le *dolce far niente*.

Mais la chanson elle-même a célébré le sommeil.

Ah ! qu'il est doux de ne rien faire.

Lorsque tout s'agite au dehors,

Que le flambeau du jour m'éclaire,

Moi je dors !

Et les mamans, sur combien de mélodies naïves et populaires, ne répètent-elles point « Dors, mon p'tit gars », à moins que ce ne soit « mon petit ange », ou bien : « Dodo, l'enfant, dodo ! » On ne pourrait donc plus chanter tout cela ?...

On ne pourrait plus, vers le matin, savourer le moelleux délice de s'étendre avec un petit grognement de satisfaction et de se dire : « Encore une heure ! »

On ne connaîtrait plus cet engourdissement qui nous transporte au paradis des rêves... parfois aussi, il est vrai, dans l'enfer des cauchemars.

Supprimer le sommeil, mais c'est briser l'harmonie dans les familles. Que de fois les parents n'ont-ils point devant les exubérances de leur gentille marmaille, soupiré l'espoir que le marchand de sable passe bientôt et que les petits yeux pétillants, les petites lèvres roses se ferment enfin pour quelques heures ?... En certains foyers, Monsieur, Madame, la belle-mère quand il y en a une, ne cessent de se disputer que lorsque Morphée triomphe de leurs ressentiments : le sommeil est la paix du ménage !

Supprimer le sommeil, mais c'est mettre fin à un exercice qui, je le suppose, continue dans nos écoles gardiennes : Je me souviens que la bonne régente qui formait (au prix de quelle patience, grand Dieu ! la sagesse de nos cinq ans, à une heure fixée, nous commandait, en ponctuant l'ordre de son claquoir : « exercice de repos parfait ». Et, le visage au coude, nous finissions par nous assoupir... quand l'envie de nous chamailler n'était pas trop lancinante.

Supprimer le sommeil, mais c'est tarir pour l'humanité déjà si éprouvée toute une source de consolations.

Certains cherchent à noyer leurs chagrins dans l'ivresse. N'est-il point plus moral de les assoupir dans le sommeil ?

Le fabuliste Florian disait :

On soulage ses maux en se les racontant ;

et certes, il y a des femmes qui, de ce chef, doivent éprouver de fameux soulagements ; mais en dormant on les oublie, ses maux ; c'est mieux encore !

Il y a de pauvres gens qui ne connaîtront jamais le luxe, le confort, l'opulence... voire le plaisir d'être roi... qu'en rêve.

Il faudrait dire adieu à ces éphémères, mais charmantes illusions ? Et le proverbe, le proverbe si précieux aux estomacs vides : « Qui dort, dine », il faudrait y renoncer aussi !... C'est le seul mode de dîner qu'on n'ait pas trouvé le moyen d'augmenter par le temps de vie chère, et voilà qu'on le menace !

Ce n'est pas tout ; la paix sociale elle-même est en danger. On a eu tant de peine à établir le régime des trois huit ; huit heures de travail, huit heures de loisirs, huit heures de repos... Si on supprime le repos, toute la question est remise en état ! A quelles perturbations ne va-t-on point courir ?

Et la science pharmaceutique, que dira-t-elle ? Elle s'est, depuis des siècles, orientée vers la bienfaisance du sommeil à procurer à ses clients : « Plus d'insomnies ! » nous crient des réclames en nous offrant des poudres plus ou moins efficaces. Que va-t-on faire avec ces médicaments désormais inutilisables, puisque le sommeil sera rayé de la société. Un praticien à qui je confiais cette inquiétude, m'assurait qu'il suffirait de modifier les étiquettes : ces poudres ne feront pas plus de mal comme soporifiques qu'elles ne font du bien comme soporifiques !... C'est là une des beautés de la pharmacie comme de la médecine, dont le remède à nos souffrances, souvent, se borne à leur donner un nom !

J'allais oublier une industrie aujourd'hui particulièrement florissante dans le monde des go-